

A. est partie de la maison familiale il y a seize ans, en 1989, après ses études de psychologie. Elle est partie avec les textes de Freud et de Lacan, comme elle dit, afin de s'inscrire en DEA à Paris. Elle était alors en proie à un symptôme phobique massif qui l'a conduite en analyse. Elle a fait deux tranches d'analyse, la première avec un homme, qui a duré six ans, la deuxième avec une femme, qui a duré huit ans. Dans les deux cas, c'est elle qui a décidé d'interrompre la cure contre l'avis respectif de ses analystes, parce qu'elle ne se sentait plus dans un véritable travail analytique et malgré la certitude qu'elle n'avait pas fini sa cure.

Son témoignage s'est étalé dans le temps sur neuf mois, donc sur une longue période, mais je n'ai rencontré A. que trois fois. Sa passe a été pour elle l'occasion d'une crise importante survenue dans la plus grande surprise mais qui l'a amenée à vérifier son franchissement et à reconduire son désir d'être analyste. Cela l'a également conduite à reprendre sa cure auprès d'un analyste qu'elle ne connaissait pas, car il n'appartenait pas au groupe auquel appartenaient ses deux premiers analystes. On va voir l'importance de ce point.

Première rencontre

Ma première rencontre avec A. se fait en mars 2004, à peu près six mois après qu'elle a quitté sa deuxième analyste. Sa décision de faire la passe est un événement pour elle tant elle avait toujours été réticente à cette idée. En effet, auparavant, elle l'avait toujours considérée comme une proposition initiatique. La passe lui apparaissait comme un contresens par rapport à la psychanalyse à cause de la question de la nomination par le cartel. Après avoir quitté sa deuxième analyste, elle a hésité entre chercher un troisième analyste ou s'engager dans la passe tout en sachant qu'elle n'avait pas fini son analyse. Elle a opté pour la seconde solution parce qu'elle a senti un virage de sa position subjective qui a modifié beaucoup son rapport à ses analysants.

Ce qui lui a permis de faire ce saut, c'est de laisser tomber la cause familiale (être dans la position de diriger la vie de tous pour que chacun fasse le meilleur de sa vie) et de choisir définitivement le départ qui, même si c'est pour elle un choix forcé, lui donne la possibilité de faire sa vie.

Son analyse lui a fait découvrir que ce qui a toujours été problématique dans sa position subjective tourne autour d'un renoncement *a priori*. C'était toute une attitude de vie qui l'empêchait, l'entravait, y compris dans sa position d'analyste. C'est donc d'avoir saisi un fil par rapport à cette position de renoncement qui l'a décidée à se lancer dans la procédure de la passe.

Quelque temps après avoir pris la décision de faire la passe, elle fait ce rêve marquant : il se situe dans sa maison familiale. Il y a des hommes qui veulent entrer dans la maison où elle se trouve avec son père et sa sœur. Son père sort d'un placard. Elle lui referme la porte dessus et sort de la maison. Elle va sur la plage. Là, il y a des chevaux, des oiseaux blancs. Elle se dit qu'elle est libre et que c'est eux qui sont enfermés dans la maison. Elle prononce le prénom de son mari et se réveille.

Ce rêve réitère le pas qu'elle a fait en quittant sa région avec son mari, abandonnant sa position de soutenir le père, position où elle se retrouvait clouée et enfermée avec lui. Elle peut quitter l'Autre.

Cette position d'être clouée à côté de l'Autre l'obligeait toujours à rêver d'un ailleurs, l'empêchait d'être là, et empêchait aussi sa rencontre avec les autres. Quand elle s'est retrouvée à Paris après son départ, elle s'est sentie aux prises avec un symptôme massif d'agoraphobie, qui la plongeait dans de véritables états de panique au point de ne plus pouvoir sortir si elle n'était pas accompagnée. Elle qui avait toujours été l'accompagnatrice, la gardienne de l'Autre (c'est elle qui savait, qui expliquait, qui orientait) se retrouvait maintenant complètement perdue, incapable de se déplacer sans être accompagnée à son tour.

Elle entreprend alors sa première tranche d'analyse avec un homme très présent qui l'a beaucoup soutenue. Cette première tranche lui a permis d'élaborer ses positions œdipiennes, de sortir du caractère massif de sa problématique phobique.

Elle pensait être assignée par sa mère à la place de celle qui devait rester auprès de son père pour qu'il ne se sentît pas seul. Moyennant quoi, elle devait renoncer à beaucoup de choses pour tenir cette place, notamment à aller s'amuser dans les fêtes avec les autres. Tout le monde sortait et elle, elle devait rester avec son père. Ses parents n'avaient pas de vie de couple et sa mère se dégageait aussi de sa place d'épouse. Sa mère a toujours regretté son mariage avec son père. Elle voulait toujours partir de son village où elle se sentait emprisonnée. Elle était très amoureuse d'un

jeune homme qui est malheureusement parti quelques mois pour faire ses études. Elle a alors épousé le père de A., mais est toujours restée dans la nostalgie de ce premier amour.

Par conséquent, A. se retrouvait dans ce paradoxe d'être clouée auprès de son père, assignée par la mère qui ne voulait pas occuper cette place, et de se sentir néanmoins en exil, avec le désir d'aller voir ailleurs, d'être ailleurs.

Elle le corrèle à un souvenir d'enfance où elle a 5 ans. Elle arrivait à l'école et dès que la maîtresse tournait le dos, elle allait explorer les autres classes. Elle l'associe aussi à un mensonge d'enfant qui s'est perpétué jusqu'à ses 18 ans où elle se faisait toujours passer pour une étrangère.

Elle s'est aperçue en cours d'analyse que cette position lui avait permis de rester à l'écart d'une véritable rencontre avec les hommes. Elle évoque ce rêve qui lui paraît être son rêve d'entrée en analyse : elle est avec son père dans un couloir. Des hommes arrivent pour venir la prendre. Son père leur offre beaucoup de fruits pour qu'ils ne l'emmenent pas. Elle se tourne vers son père en lui disant : « Je veux y aller. » Elle se réveille.

Elle a rencontré son mari sur ce rêve commun de partir, qu'ils ont réalisé de fait en venant à Paris. Elle a donc fini par quitter cette place familiale compliquée, non sans avoir remonté, avant de partir, l'entreprise familiale de son père. Celui-ci voulait qu'elle travaillât là. Mais A. a préféré donner sa place à sa mère qui avait toujours voulu travailler, et elle a décidé de venir à Paris. Elle réalise qu'elle ne faisait pas que soutenir son père mais qu'elle a aussi beaucoup protégé sa mère.

Cette tranche d'analyse lui a permis d'entrevoir à quel point cette position œdipienne l'avait empêchée d'aimer les hommes parce qu'elle lui évitait une véritable rencontre avec eux. Il ne se passait jamais rien d'inattendu. Elle commandait la rencontre amoureuse.

Après six ans d'analyse avec ce premier analyste, A. a décidé de partir « parce qu'il était devenu, selon ses termes, trop quelqu'un ». Il ne la laissait pas aller au-delà. Elle se sentait enfermée dans ses interprétations, par les idées qu'il avait de la façon dont on doit s'inscrire dans la psychanalyse. Elle le trouvait dans une trop grande idéalisation de l'institution analytique. Ses interventions étaient sur le mode de petits morceaux de théorie. L'analyste n'a pas compris pourquoi elle partait. Son symptôme avait nettement régressé, elle pouvait se déplacer seule même si elle avait toujours l'idée qu'elle allait se perdre, « comme si elle devait toujours savoir sans prendre de points de repère ».

Elle a alors entrepris sa deuxième tranche d'analyse, avec une femme cette fois, qu'« elle a choisie pour ne pas choisir, pour accepter de faire comme tout le monde ». Il était de bon ton d'aller chez cette analyste. En fait, elle me précise quelque chose qui me paraît plus décisif et en contradiction avec ce « soit-disant non-choix ». Cette femme ne lui paraissait pas dangereuse par rapport à la féminité. Elle lui apparaissait comme « neutre », « aseptisée ». C'était plutôt « une grosse tête ».

Cette deuxième tranche d'analyse a duré huit ans. Elle lui a permis de beaucoup dégonfler son imaginaire. Elle lui a aussi permis d'accéder à la maternité. A. craignait en effet que la maternité ne l'empêchât de continuer à travailler et entravât son rapport à la psychanalyse. Cela l'a beaucoup rassurée de voir que son analyste pouvait continuer à travailler la psychanalyse malgré les enfants.

Mais, au bout d'un moment, A. avait le sentiment de « perdre la matière analytique ». Elle n'arrivait pas à parler aussi entièrement que dans sa première tranche d'analyse. Les choses se sont gâtées quand cette analyste a commencé à s'intéresser à ses productions théoriques. En effet, jusque-là, A. avait le sentiment que ce qu'elle disait n'intéressait pas son analyste. À ce moment, après un exposé théorique auquel a assisté son analyste, celle-ci lui a dit qu'elle avait beaucoup aimé ce qu'elle avait dit.

A. a été très touchée mais à la fois « très déçue de devenir quelqu'un pour son analyste ». Quelque chose a été bousculé dans son transfert, d'autant plus que l'analyste a beaucoup insisté sur ce versant. A. a commencé à sentir la jouissance de l'analyste trop concernée par ses productions et ses choix institutionnels.

Elle a eu alors le sentiment de perdre l'essence du travail analytique, et son malaise allait grandissant jusqu'au jour où elle a fait un autre exposé. L'analyste lui a fait une interprétation qu'elle a ressentie comme très problématique, car davantage guidée par des enjeux institutionnels que par une véritable lecture de sa cure. Elle s'est senti trompée. Elle a pris la mesure de toute la tromperie de l'amour.

Elle fait alors un rêve qui lui confirme « cette tromperie de l'Autre ». Son analyste lui dit : « Réveillez-vous, c'est l'heure. » Elle se réveille, elle se dit qu'heureusement elle a pu la réveiller. Elle sort, va vers le métro et s'aperçoit alors qu'il est fermé et qu'il est 2 heures du matin. Elle se réveille de son rêve.

A. n'arrivait pas à se dire qu'elle allait encore devoir « quitter l'Autre », mais au bout d'un moment elle finit par se décider. « Tant pis, là je ne suis plus en analyse. » Elle a donc quitté cette analyste dans un clash. C'est à ce moment-là que, après avoir hésité à reprendre une troisième tranche, elle s'est décidée à se lancer dans la procédure de la passe.

À l'issue de cette première rencontre avec moi, A. voulait conclure là sa passe parce qu'elle devait partir un mois chez ses parents et qu'elle aurait aimé que cette affaire fût classée avant son départ. Cette précipitation m'a tellement surprise que je me suis montrée réticente à accepter d'en rester là. Je lui ai dit que nous n'étions pas forcément si pressées et que nous pouvions plutôt nous revoir après son retour. Elle a accepté.

Six mois sont passés sans que j'aie la moindre nouvelle. Je ne comprenais pas ce silence, mais j'ai attendu que les vacances d'été passent. À la rentrée, n'y tenant plus, j'ai fini par rappeler A. pour lui demander où elle en était. Elle m'a répondu qu'il s'était passé pour elle une grosse crise et qu'elle avait du mal à reprendre contact avec ses passeurs. Cependant, elle était très heureuse de mon appel et nous avons convenu de nous revoir en novembre.

Deuxième rencontre

Après notre première rencontre, elle a eu la grande surprise d'un retour massif de son symptôme d'inhibition. Après l'élan du premier témoignage, il y a eu retour de l'idée : « Je pourrais ne pas passer. » « Est-ce que cette passe était un forçage ? » D'où cette alternative qui constitue un nœud pour elle : « Ou je peux m'en passer, avec un renoncement à l'horizon, ou passer, c'est vraiment passer ! »

Elle reconnaît là son attitude de toujours depuis l'enfance : « éviter le franchissement, vouloir l'effacer ». Elle a toujours voulu se défilier devant tout franchissement qui implique un avant et un après. Cela la renvoie à la difficulté rencontrée il y a quatre ans quand elle a commencé à recevoir des analysants.

Elle avait beaucoup hésité à devenir analyste sous des prétextes divers... jusqu'à ce que son analyste s'étonne : « Comment ? Vous ne le faites pas déjà ! » Ce qui l'arrêtait vraiment, c'était plutôt un insupportable à être là, l'insupportable de la présence. La position de l'analyste (se taire mais être là) allait à contre-courant de la position idéale imaginaire qu'elle avait dans sa famille, la place de celle qui explique – qui dit à l'autre –, bref, la place de l'enseignante : avoir toujours quelque chose à en dire.

Ce franchissement de la passe la met dans la panique d'« un partir sans retour, panique devant l'infini ». Elle réalise que sa difficulté à fixer des repères vient de ce qu'elle ne s'autorise pas à regarder seule où elle va ; elle voulait un autre à côté qui répondît à sa place. Elle s'aperçoit qu'elle a construit de façon très surmoïque sa stratégie pour se dégager de l'Autre (son exil comme ses départs de ses cures analytiques) mais qu'au fond elle n'est jamais partie seule.

Quand elle est retournée chez ses parents, elle a été aux prises avec une grande tentation, car on lui proposait un poste à l'Université près de sa région natale. Cela aurait été une façon de revenir à sa position d'enseignante. Elle a été très fortement tentée de tout quitter, Paris, son couple, la psychanalyse. Elle a vécu un moment extrêmement angoissant où elle avait le sentiment que sa vie s'était transformée uniquement en mots. Elle se sentait comme totalement dévitalisée.

À son retour, elle ne pouvait pas contacter ses passeurs. Elle avait l'idée que c'était son mari qui l'avait poussée au travail intellectuel, qui l'avait poussée dans la maternité, qui l'avait poussée à être une femme.

La vie à Paris lui est apparue comme quelque chose d'horrible, son couple comme quelque chose qu'elle n'avait pas vraiment choisi.

Elle ressentait cet impératif surmoïque de toujours : « Il faut être la meilleure élève. » Devant ce désarroi, elle a décidé d'aller voir un analyste pour en parler. Mais cette fois-ci, elle a choisi un analyste dans l'anonymat, un analyste d'un autre groupe, un analyste qu'elle ne connaissait pas.

Et là, c'est une grande surprise pour elle, elle a le sentiment d'une véritable rencontre analytique inédite. Elle arrive à lui parler comme elle ne l'a jamais fait à ses analystes précédents. Il lui semble que quelque chose est tombé de la violence qu'elle se faisait toujours pour traverser les choses. Elle a enfin droit, dit-elle, à une véritable rencontre analytique.

Depuis, il lui semble qu'elle ne se refuse plus l'idée de la possibilité d'un aller-retour. L'aller ne lui apparaît plus comme un espace ouvert à l'infini. Cela transforme le vécu qu'elle a de son corps qu'elle peut enfin habiter. Depuis l'enfance, elle avait beaucoup de difficultés avec son corps. De 7 à 8 ans, elle a eu besoin de se faire des lieux dans le corps, se mordre la joue jusqu'au sang, se frotter le bras jusqu'à ce qu'il ait des plaies et des cicatrices. Elle s'arrachait les cheveux. Elle voulait créer un lieu où limiter ce corps qu'elle sentait sans limites.

Ces symptômes se sont arrêtés après une hospitalisation très grave qu'elle a dû subir à l'âge de 13 ans et dont elle a failli mourir. Cet événement lui semble en lien avec le rapport complexe qu'elle entretenait avec sa mère. À l'arrivée des vacances, sa mère a invité la sœur de l'homme qu'elle aimait avant son mariage à venir dans leur maison afin de lui montrer ses enfants. À ce moment-là, A. est tombée de vélo et s'est fait une grave fracture de la jambe. Elle pense qu'elle a voulu par là se soustraire à la jouissance de l'intrigue maternelle et ne pas se prêter à cette mise en scène. De fait, la réunion ne s'est pas faite. Mais cette fracture a entraîné une infection, une péritonite, et elle a été opérée en urgence au bord de la mort. Il s'en est suivi trois mois

difficiles où elle devait marcher avec des béquilles. D'abord paniquée, A. s'est aperçue au contraire qu'elle se débrouillait très bien pour se déplacer. Pour elle c'était incroyable. Elle trouvait que son image dans le miroir était transformée. Les symptômes d'automutilation ont cessé en dehors de petits restes.

Elle a eu le sentiment de passer de petite fille à jeune femme. Elle s'est mise à aimer la mascarade malgré l'orchestre familial qui tournait cela en dérision. Elle était là encore au centre des conflits du couple parental. A. pense que l'agressivité et la dérision que lui manifestait la famille du côté de son père face à ses efforts de mascarade étaient une façon indirecte d'agresser sa mère qui, elle, encourageait la féminité de sa fille. A. me dit que cela a été une lutte à mort avec la famille de son père mais qu'elle n'a pas cédé là-dessus et que c'est, pour elle, l'accomplissement d'un rêve. Elle pense qu'il y a un lien pour elle entre la difficulté qu'elle a ressentie à s'incarner et la question de la présence de l'analyste immobile et silencieux (position très difficile pour elle).

Au niveau de la sexualité, A. a eu la même façon de traiter son inhibition par le forçage. Elle s'est jetée dans l'acte sexuel de façon précoce, à 14 ans, comme si c'était un devoir. « Il faut le faire pour éviter d'être mariée à 19 ans de façon conventionnelle. » Elle pensait ainsi échapper à un destin familial.

Très tôt, A. était incrédule sur la question de l'amour. Entre 14 et 19 ans, elle s'est trouvée prise dans une injonction maternelle et surtout en position d'être livrée par sa mère aux garçons. Sa mère la mettait dans la gueule du loup et prenait toujours le parti des garçons contre elle. Sa mère vivait, grâce à elle, des histoires d'amour par procuration. Cette sorte de trahison maternelle a commencé très tôt. A. se souvient qu'à 7 ans déjà, elle se vivait comme un fruit trop mûr de par sa précocité, ce qui suscitait la violence des autres. Elle se souvient d'une scène particulière où des garçons l'ont enfermée et l'ont obligée à plier des slips. Cela lui a fait tellement violence qu'elle a réussi à s'échapper. Deux heures après, quand elle a raconté à sa mère sa mésaventure, celle-ci a pris délibérément le parti de ses agresseurs et était morte de rire avec les garçons. Elle lui a dit : « Qu'est-ce qu'ils sont mignons, ces garçons, surtout celui-là. »

A. a fini par prendre une position ferme en refusant toute complicité avec elle. Elle s'est inscrite dans une sorte de fidélité indéfectible : « Je ne bouge plus ! » Elle était heureusement soutenue par son père qui était très soucieux des études de ses filles et de leur liberté à choisir leur vie. C'est un point de vue qu'elle a acquis de l'analyse, l'aperçu de cette aide paternelle. Elle a choisi son mari sur ce point : il était inaccessible aux manœuvres de sa mère. Ils se sont rencontrés sur ce qu'elle considère maintenant comme une fausse désidérialisation de l'amour, car lui aussi avait une

position incrédule face à l'amour. Considérer la relation à son mari comme un grand amour lui semble être une conquête de l'analyse.

Troisième et dernière rencontre

A. pense que ce qui lui a permis un franchissement du côté de sa phobie, de la crainte d'un espace infini, est d'avoir pu réaliser la possibilité d'un retour qui ne ramène pas forcément au même endroit. Auparavant, elle avait l'idée que, une fois une direction prise, elle était sans retour. Maintenant, elle ne voit plus la passe comme un franchissement définitif et se sent surprise d'être revenue à l'analyse comme un résultat de sa participation à la procédure de la passe. Il y a une passe entre un premier pas qui a été ce forçage d'un franchissement (« j'y vais une fois pour toutes ») et un retournement qui consiste à dire : « Oui je passe, mais en même temps je décide de faire une nouvelle tranche d'analyse. »

Quelque chose est tombé par rapport à l'idéal du franchissement. Ce franchissement forcé n'était qu'une défense contre l'inhibition. Cela lui permet de ne plus faire consister la volonté de jouissance comme la pureté du désir. Cela lui a permis de revisiter la question entre vouloir et désir par rapport à cette citation de Lacan : « Renaître, c'est venir à ce point qu'il doit savoir s'il veut ce qu'il désire. » Dans son histoire, A. a toujours voulu partir de là où son désir la clouait : « Incarner celle qui retenait le père. » Elle se rend compte maintenant que ce n'était pas vrai.

Sa mère a trahi son véritable amour pour partir de son village et épouser son père qui habitait la capitale. Une fois mariée, sa mère a été très vite enceinte, ce qui ne lui a pas permis de revenir en arrière alors qu'elle doutait du choix qu'elle venait de faire en se mariant. D'ailleurs, lorsque A. avait 15 ans, son père a voulu partir et revenir chez sa propre mère. A. s'est mise à genoux pour le retenir et sa mère lui a reproché plus tard de ne pas l'avoir laissé partir. Sa mère entretenait une relation épistolaire avec son premier amour. Cet homme adressait des lettres à sa mère et à A. Il lui parlait de son amour extraordinaire pour sa mère. En fait, A. souhaitait la marque de son père mais aurait voulu être la fille de J. Quand elle était petite, sa mère l'a amenée chez les parents de J. et elle se souvient qu'ils auraient dit : « Elle aurait été plus mignonne si elle avait été la fille de J. »

A. réalise que, dans ce qui se répète toujours pour elle (« il faut quitter l'Autre oppressant »), elle ne sait pas s'il s'agit d'une injonction surmoïque ou d'un désir. Elle revient, à partir de là, sur la rupture d'avec son premier analyste qui s'est produite au moment où celui-ci se séparait de sa propre femme qui était elle-même analyste. A. aimait beaucoup cette femme. Au moment où elle a décidé de partir de son analyse, elle a eu un moment d'angoisse, a appelé son analyste qui était absent, et est tombée

sur sa femme qui l'a reçue en consultation. A. aurait voulu continuer son analyse avec elle. Elle en a parlé à son analyste qui l'en a dissuadée. A. réalise maintenant que c'était un acting out de sa part. Il y avait trop de sens dans cette analyse.

C'est alors qu'elle a décidé d'aller voir en analyse cette femme qui ne la confrontait pas à la question de la féminité. Mais, très vite, A. s'est aperçue qu'il y avait quelque chose de stérile dans cette analyse. Sa cure s'est refroidie jusqu'à la rupture.

Elle pense que c'est son symptôme qui lui a donné la possibilité de partir, et la bonne surprise de la passe, c'est de se retrouver dans l'analyse. Elle pense que c'est justement en revenant à l'analyse qu'elle a une chance de ne pas effacer la passe. Il y a eu pour elle une désidérialisation du franchissement. Cela lui a permis de se déplacer par rapport à l'impératif surmoïque qui est en elle, d'une volonté de forçage comme défense à son inhibition.